



CHANGER LES RÔLES

Charles Travis, Trad. fr. par [Bruno Ambroise](#), [Anaïs Jomat](#), [Jeanne-Marie Roux](#)

Vrin | « [Cahiers philosophiques](#) »

2019/3 N° 158 | pages 67 à 81

ISSN 0241-2799

ISBN 9782711660100

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques-2019-3-page-67.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Vrin.

© Vrin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les limites du langage

CHANGER LES RÔLES

Charles Travis

Entre 1892 et 1895, Frege écrit : « Les concepts ne peuvent jamais être dans les mêmes relations que les objets. Penser qu'ils le peuvent ne serait pas faux mais impossible ». Certains y voient quelque chose de romantique ou de mystérieux : la structure du sens serait manifeste, mais resterait indicible. Or, Frege s'est trompé. Au fond, il confond le catégoriel et le relationnel. Cet article cherche d'abord à comprendre les raisons de cette distinction, puis à expliquer la confusion qui en résulte.

Trad. fr. par B. Ambroise, A. Jomat et J.-M. Roux¹

Dans ce que Frege semblait envisager comme une suite aux trois essais datant des années 1891-1892, « Fonction et concept », « Sens et référence », et « Concept et représentation », il écrit :

Les concepts et les objets sont fondamentalement différents et ne peuvent tenir la place l'un de l'autre. [...] Les concepts ne peuvent jamais être dans les mêmes relations que les objets. Penser qu'ils le peuvent ne serait pas faux mais impossible².

Ce passage, que je qualifierai désormais de « maxime », affirme avec force et clarté une position théorique particulière et ses conséquences, dont relèvent certaines des meilleures idées du moment. La conception qui en découle doit permettre d'identifier des limites aux différentes manières de faire sens, et donc aux différentes façons de représenter l'état des choses,

■ 1. Cet essai est une version condensée et traduite en français d'un chapitre extrait du prochain livre de Charles Travis, *Frege : The Pure Business of Being True*, à paraître prochainement chez Oxford University Press.

■ 2. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », in H. Hermes, F. Kambartel et F. Kaulbach (dir.), *Nachgelassene Schriften*, Hambourg, Felix Meiner, 1983, p. 130 ; trad. fr. J. Bouveresse, « Précisions sur sens et signification », dans Ph. De Rouilhan et C. Tiercelin (dir.), *Écrits posthumes*, Nîmes, J. Chambon, 1994, p. 141 – trad. modifiée.

c'est-à-dire aussi aux différents états possibles dans lesquels les choses peuvent être. Elle permet ainsi de concevoir des illusions de sens.

Cora Diamond, par exemple, écrit la chose suivante :

La pensée porte sur les choses, mais l'ordre logique inhérent à n'importe quel type de portée n'est pas lui-même quelque chose sur quoi puisse porter la pensée. Les distinctions entre les fonctions et les objets, entre les fonctions de premier et second ordre, etc. sont profondément ancrées dans la nature des choses [... Celles-ci] apparaissent clairement dans un langage qui les marque systématiquement, au moyen d'expressions qui rendent évident le type logique de ce qu'elles désignent. Mais dans ce langage, aucune expression ne se réfère à ces distinctions logiques³.

On cesse ainsi d'avoir un discours sensé lorsque, par exemple, on essaie de *dire* quelle est la structure la plus générale de la pensée articulée ou, du moins, quelles sont les distinctions les plus fondamentales entre ses constituants. Il a été suggéré qu'une tentative de ce type reviendrait à essayer de saisir la pensée en-dehors de la pensée elle-même, et donc sans y penser ou, pour prendre une image que Frege utilisait à d'autres fins, à essayer de sauter au-dehors de son propre corps⁴.

Je pense qu'il ne serait pas difficile de mettre deux philosophes d'accord sur le fait qu'une grande proportion de la philosophie se ramène à du verbiage – le désaccord entre eux portant alors seulement sur les parties qui en sont. La maxime énoncée ci-dessus nous offre un outil pour éliminer une forme de ce verbiage, qu'il est peut-être possible de généraliser en suivant les suggestions de Diamond. Jusqu'ici, on peut comprendre les raisons de l'attractivité de cette maxime. Elle véhicule de plus, que ce soit voulu ou non, une aura de romance et de mystère abyssal, l'ordre des choses étant tel qu'il soit impossible de dire ce qu'il est lui-même, aussi tentant cela soit-il d'essayer.

Toutefois, il est possible que cette maxime ne soit que l'élaboration d'une intuition plus fondamentale – et tout à fait correcte – relative à la deuxième des distinctions les plus fondamentales de Frege : celle distinguant le cas particulier et la généralité qui est instanciée par lui. Supposons que, pour commencer, nous limitions notre attention aux pensées complètes et au fait, pour chacune d'elles, d'être purement et simplement vraie (ou fausse). Une pensée complète représente un certain quelque chose, qui n'est pas encore articulé à autre chose, dans un certain état possible pour lui. Nous pourrions simplement en parler comme « des choses » (au sens de la *masse* de choses), ou « des choses telles qu'elles sont ».

Nous avons donc ici une relation entre, d'un côté, un représentant (ou une représentation) – qui représente quelque chose dans un certain état possible pour lui – et, dans le rôle du représenté, une masse inarticulée. C'est de manière intrinsèque que le représentant a une généralité exclusive – à savoir quelque chose qui détermine quand le représenté *serait* tel qu'il est représenté,

■ 3. C. Diamond, « What does a Concept Script Do ? », in *The Realistic Spirit*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1991, p. 141.

■ 4. Voir G. Frege, *Grundgesetze der Arithmetik*, vol. 1, Jena, Hermann Pohle, 1893, p. xvii.

sachant qu'il existe un nombre indéfini de façons dont il peut l'être ou ne pas l'être. Alors qu'il appartient (ici) au représenté de n'avoir *aucune* généralité. (La généralité trouve ici son origine dans l'articulation.) Nous avons donc quelque chose comme une différence catégorielle entre les deux côtés de la relation. Si on comprend « catégorie » de façon conventionnelle, on en vient à supposer qu'il s'ensuit que, par principe, on ne puisse pas prédiquer une même chose de ce qui relève de deux catégories différentes. (Voir Descartes sur le corps et l'esprit.)

Supposons maintenant que nous nous intéressions, non plus aux pensées complètes, mais aux constituants, produits de leurs décompositions. Nous obtenons alors, d'un côté, les sous-pensées spécifiquement prédicatives (qui ne sont pas elles-mêmes des pensées complètes) et, de l'autre, ce qu'elles représentent comme étant tel ou tel, autrement dit : les objets. Si l'on prenait la structure relevée dans le cas des pensées complètes et qu'on l'appliquait à ce nouveau cas, il serait raisonnable de dire la chose suivante : la différence qui existe entre une sous-pensée prédicative et un objet est d'ordre catégoriel ; dès lors, si nous considérons que la généralité est la caractéristique propre [*Merkmal*] du prédicat, alors le propre [*Merkmal*] des objets est d'en manquer. Rien ne peut jamais tomber sous des objets et ils ne peuvent pas être satisfaits, alors que des prédicats peuvent (au moins) être satisfaits. Par conséquent, si nous avons toujours la conception traditionnelle des catégories à l'esprit, nous pouvons être relativement convaincus de la chose suivante : ce qu'on peut prédiquer d'un objet ne peut pas être prédiqué d'un « concept », et réciproquement.

L'intuition qu'on garde, qui provient du cas des pensées complètes et qu'on retient ici dans le cas des sous-pensées spécifiques, veut qu'on trouve au cœur de la représentation-comme [*representing-as*] la distinction entre une généralité et ce qui en est un cas particulier, ou une instance – et que, si on trouve d'un côté de cette distinction la généralité, un cas particulier est, pour sa part, profondément concret. Pour l'instant, ce que nous avons mis de l'autre côté de cette distinction par rapport à une sous-pensée spécifiquement prédicative, c'est un objet. Dès lors, nous devrions dire qu'il appartient au fait d'être un objet d'être dénué de généralité. Si on peut entrer en collision avec le type d'objet que nous avons à l'esprit, alors c'est évidemment exact. Mais nous devons nous souvenir que, *comme Frege lui-même* le soulignait, un objet avec lequel nous sommes susceptibles d'entrer en collision est un cas très particulier d'objet au sens logique du terme. Étant donné notre objectif, insister dès le début sur le fait que tout objet est comme Sid⁵ en ce qui concerne la généralité, ce serait commettre une pétition de principe.

Il sera utile ici de nous rappeler que, dans le phénomène général consistant à représenter-comme, et plus particulièrement dans le phénomène consistant à être vrai-de, le représentant entretient deux relations différentes avec le représenté. Premièrement, le représentant représente un *objet* (ou n'importe

■ 5. NdT : Sid et Pia sont des figures récurrentes dans les exemples inventés par Charles Travis tout au long de son œuvre. Il se trouve en outre que Sid, comme nombre de personnages de l'auteur, aime boire et manger. Mais le fait qu'il s'agisse ici de Sid, de Pia, et de bouchons, plutôt que de Robert, Cécile et de hochets, n'a aucune incidence philosophique.

quel multiple de celui-ci) comme étant tel ou tel. L'objet peut être tel qu'il est représenté, ou pas. Ici, nous pouvons parler de la relation consistant à *tomber sous* (sur laquelle on en dira plus ci-dessous). Deuxièmement, il y a la relation d'instanciation : un objet, tel qu'il est, peut ou non être un cas de *ce qui* était prédiqué, c'est-à-dire être tel ou tel. Ce qui instancie le fait d'être (pour une chose quelconque) d'une certaine façon est (ici) un objet *tel qu'il est*. Qu'on puisse ou non entrer en collision avec lui, ce que nous avons est dépourvu de généralité et aussi concret qu'il soit possible de l'être. Ici, du moins, on préserve alors notre intuition en ce qui concerne le fait de représenter-comme en général. On n'a donc pas besoin de tout faire reposer sur la relation consistant à tomber-sous.

Tout ce préambule avait pour seule fonction de parvenir à la thèse centrale de cet article, selon laquelle la « maxime » de Frege est une erreur, peut-être la plus grave des rares qu'il ait commises. En fait, le cœur de l'erreur tient au fait de considérer que la distinction entre les concepts et les objets est une distinction catégorielle – une erreur assez facile à faire alors que Frege n'avait pas d'autre option claire à sa disposition. Une bonne partie de la discussion qui suit concernera une option de cet ordre.

Des textes de Frege qui datent des années 1882-1895, nous pouvons tirer trois candidats différents pour tenir le rôle des concepts. L'un d'entre eux est la sous-pensée spécifiquement prédicative. Un autre est le contenu de ce type de sous-pensée – c'est-à-dire un concept conçu comme étant essentiellement un état possible d'une chose et donc une façon de la représenter. Le troisième candidat est un certain type de fonction (qui va des objets aux valeurs de vérité). Ici, pour l'essentiel, je laisserai ce troisième candidat de côté.

Frustration

Si on la prend au sérieux, l'idée de Frege peut conduire à une frustration sensible, comme lui-même l'a ressentie. Car on pressent facilement que, si l'on pouvait traiter un concept comme un objet, c'est-à-dire comme le référent d'une sous-pensée qui le désigne, on saurait exactement quoi en dire – exactement (ou du moins suffisamment bien) quelles seraient les vérités et les faussetés qu'on pourrait alors asserter. Par exemple, on pourrait dire que, correspondant à un concept sous lequel une seule chose tombe – par exemple, le concept d'avoir mangé le dernier gâteau russe –, il existe un concept singulier, par exemple le concept d'être précisément celui qui a mangé le dernier gâteau russe, et qu'on pourrait déployer ce concept en exprimant une pensée (en l'occurrence) à propos de Sid (lequel cause ainsi la frustration de Pia). *Si l'on pouvait* – mais hélas, on ne peut pas parler ainsi ! En effet, en accomplissant ce qui consisterait à identifier la référence d'une sous-pensée qui la désigne, soit a) on échouerait complètement à le faire, soit b) on désignerait quelque chose qui n'a rien de conceptuel. Du moins, telles que Frege les conçoit, c'est ainsi que doivent se passer les choses. Dès lors, il peut sembler que ce qu'il nous dit concernant le fossé qui sépare les concepts des objets revient à nous bâillonner.

Frege lui-même a souvent exprimé cette frustration :

La nature du concept forme un obstacle considérable à ce qu'on puisse l'exprimer correctement et le communiquer. Lorsque je veux parler d'un concept, la langue me contraint, avec une force irrésistible, à une expression inadéquate, qui a pour effet d'obscurcir – on pourrait presque dire falsifier – la pensée⁶.

Il est vrai qu'un obstacle singulier se trouve sur la voie de l'entente avec le lecteur ; il arrive parfois, sous l'effet d'une certaine nécessité linguistique, que mon expression, prise à la lettre, trahisse la pensée : un objet est nommé là où un concept est visé⁷.

Combien est-il frustrant d'être contraint, par l'effet d'« une nécessité linguistique », de mal utiliser le langage afin de dire ce qui demande (semble-t-il) à être dit !

La maxime produit la frustration autant qu'elle nous contraint. Il semble que nous sachions précisément comment nous parlerions des concepts si nous pouvions en parler comme des objets – si ce n'est dans tous les cas, du moins quand ce que nous dirions (de quoi qu'il s'agisse) serait vrai, ou quand ce serait faux. Hélas, si la maxime est vraie, une règle de grammaire logique nous empêche tout simplement de parler de la sorte. Mais est-ce vraiment une situation possible ? Comme Wittgenstein le faisait remarquer à Waismann en 1931 :

Je comprends une proposition en l'appliquant [...] *La proposition est là pour que nous opérons avec elle* [...] (9.21.1931)⁸.

Mais s'il est vrai que nous savons bien comment on opérerait avec une « proposition » (ou, ici, une « pensée ») dans laquelle un concept serait traité comme un objet, quel sens cela pourrait-il avoir que d'insister sur le fait que, malgré tout, cette supposée « proposition » n'a tout simplement pas de sens ? (Voir Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 136). Comme Frege l'écrivit une fois :

Sans contenu de pensée, aucune application ne serait possible. Pourquoi ne peut-on faire aucune application d'une configuration de pièces d'échecs ? Sans aucun doute parce qu'elles n'expriment aucune pensée. Si elles le faisaient [...] alors, de même, on pourrait concevoir de telles applications du jeu d'échecs. Pourquoi peut-on appliquer des égalités arithmétiques ? Uniquement parce qu'elles expriment des pensées⁹.

Ainsi, apparemment, à le suivre, cela n'aurait *aucun* sens. Si la pensée « putative » trouve (suffisamment) à s'appliquer, si ses applications sont suffisamment claires, alors il s'agit d'une pensée – point à la ligne [*fertig*].

Il semble donc qu'il n'existe que deux possibilités. Premièrement : peut-être nous *semble-t-il* seulement qu'on doit dire des choses au sein desquelles

■ 6. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », art. cit., p. 130 ; trad. fr. citée, p. 141 – trad. modifiée.

■ 7. G. Frege, « Über Begriff und Gegenstand », in *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, v. 16, p. 204 ; trad. fr. C. Imbert, « Concept et objet », dans G. Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 140 – trad. modifiée.

■ 8. F. Waismann, *Wittgenstein und der Wiener Kreis*, Berlin, Suhrkamp, 1984, p. 166 ; trad. fr. G. Granel, *Wittgenstein et le Cercle de Vienne*, Mauvezin, T.E.R., 1991, p. 146 – trad. modifiée.

■ 9. G. Frege, *Grundgesetze der Arithmetik*, v. II, Jena, Hermann Pohle, 1903, p. 100, § 91. Nous traduisons.

il nous faut traiter un concept comme un objet (où on peut traiter ce concept ainsi). Il nous semble seulement qu'on saurait comment parler de cette manière. Deuxièmement : la maxime de Frege est tout simplement fausse. Les partisans de la maxime ont essayé d'établir le bien-fondé de la première conclusion. À première vue, c'est une tentative désespérée. Mais si nous pouvons directement montrer que la maxime est une erreur, on peut limiter l'élaboration théorique nourrie par le désespoir.

Il est évident que Frege n'a pas éprouvé que de la frustration, mais aussi le *besoin* urgent de dire ce qui ne peut pas l'être. (Là encore, on a présenté des excuses en son nom pour avoir continué à dire des choses qui, à strictement parler, n'avaient pas de sens.) On voit qu'il éprouve ce besoin au moment même où il avance sa maxime. Ayant commencé à expliquer, comme ci-dessus, combien le langage l'oblige à parler de manière inappropriée et, à strictement parler, de manière insensée, il poursuit de la sorte :

Si maintenant nous gardons à l'esprit tout cela, nous sommes sans doute en mesure d'affirmer « Ce à quoi deux termes conceptuels réfèrent [*bedeuten*] est le même si et seulement si les extensions de concept correspondantes coïncident », sans être induits en erreur par l'usage impropre de l'expression « le même »¹⁰.

Puis il explicite en quoi ceci confirme l'idée de la « logique extensionnelle » selon laquelle c'est la référence [*Bedeutung*] des termes, et non leur sens [*Sinn*], qui est essentielle à la logique. Mais si ce *sont* là les conséquences de ce que nous disons ainsi en nous excusant tant, en quoi cela *peut-il* bien être simplement dénué de sens (à strictement parler ou non) ? (Là encore, je renvoie aux *Fondements de l'arithmétique*.)

What else?

La question désormais cruciale est celle-ci : les objets forment-ils une catégorie ? Car c'est ainsi que les traite la maxime de Frege. Celle-ci a en effet la forme d'un principe gouvernant un système de catégories au sens le plus traditionnel du terme. (Je renvoie, par exemple, aux *Lettres à la Princesse Elisabeth* de Descartes.) En premier lieu, dans un système de ce type, à chaque catégorie correspond une propriété, ou une caractéristique, dont la détention est une condition *sine qua non* de l'appartenance à ladite catégorie. En deuxième lieu, il existe un domaine de ces propriétés (ou caractéristiques) tel que l'appartenance à une catégorie revient à détenir l'une d'entre elles ou, dans le pire des cas, à ne pas la détenir (et réciproquement). Troisièmement, les catégories du système sont disjointes ou mutuellement exclusives. (Bien sûr, Frege nierait que le deuxième point s'applique aux concepts, du moins pas au sens littéral – quoiqu'on puisse s'en tirer en étant suffisamment méticuleux, comme on l'a vu ci-dessus.) Pour nous prémunir contre toute séduction, notons qu'avec la maxime, c'est comme si les notions d'*objet* et de *concept* formaient deux catégories disjointes, de telle sorte qu'il est assez naturel, si on a une notion cartésienne de *catégorie* à l'esprit, que

■ 10. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », art. cit., p. 133 ; trad. fr. citée, p. 145 – trad. modifiée.

tout ce qui tombe sous l'une des deux catégories tombe en dehors de l'autre et ne peut avoir aucune propriété relevant de l'autre (ni, en toute rigueur, en manquer). C'est un concept, donc rien qui puisse avoir une propriété qu'un objet est susceptible d'avoir.

Si nous faisons preuve de toute la délicatesse nécessaire, nous pouvons en effet considérer que la notion de *concept* est catégorielle. L'essence d'une catégorie, si nous la pensons toujours avec Descartes, consiste à *être ce sous*

La notion d'*objet* est peut-être relationnelle

quoi l'on tombe. Il y a par ailleurs, de manière non problématique, des catégories d'objets dont aucun n'est un concept, point On trouve notamment la notion de *ce avec quoi on peut entrer en collision*. On ne peut rentrer en collision avec aucun concept – et vice-versa. Il manque aux concepts la localisation spatio-temporelle. C'est le cas pour n'importe quelle notion de *concept*. Mais, une fois encore, nous devons faire attention à ne pas confondre la notion de *ce avec quoi on peut entrer en collision* avec la notion d'*objet* au sens logique. C'est là quelque chose que Frege a

tout à fait évité. (L'idée d'un troisième domaine de réalité vise explicitement à se prémunir de cette confusion¹¹.) D'où notre question cruciale : si *objet* correspondait bien à une catégorie, cette catégorie aurait alors une essence, à savoir le fait de prendre part à la relation d'identité. Mais le fait d'y prendre part ne suffit pas, en soi, à rendre une notion catégorielle.

Si une notion n'est pas catégorielle, que peut-elle être d'autre ? Comme l'a souligné Chomsky, la syntaxe nous fournit un exemple. Certaines notions sont relationnelles et non pas catégorielles. En syntaxe, par exemple, les notions de *locution nominale* et de *locution verbale* sont catégorielles : locution nominale un jour, locution nominale toujours. Mais les notions de *sujet* et d'*objet* (*direct*) (d'une phrase) ne le sont pas. Une locution nominale est sujet (d'une phrase donnée) dès lors qu'elle occupe une certaine position dans la structure syntaxique de cette phrase. La même locution verbale qui est sujet dans une phrase donnée peut apparaître dans une autre sans l'être. La notion d'*objet* est peut-être relationnelle dans un sens similaire.

Qu'une chose quelconque soit sujet ou objet d'une phrase, elle serait *eo ipso* une expression bien formée, et dès lors un élément de langage qui ne serait un concept selon aucune de nos trois acceptions. On pourrait donc difficilement l'assimiler à ce avec quoi on est susceptible d'entrer en collision. Autrement dit, elle pourrait entrer en rapport avec la pensée au seul titre de sa capacité à être un objet du point de vue logique. Jusqu'ici, la distinction entre d'un côté les sujets et objets (syntaxiques) et, de l'autre, les concepts, reste d'ordre catégorielle (Un concept n'est jamais le sujet (syntaxique) d'une phrase, c'est-à-dire d'une expression).

■ 11. Voir G. Frege, « Der Gedanke. Eine logische Untersuchung », in *Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus* 2, 1918-1919, p. 69 ; trad. fr. J. Benoit, « La pensée. Une recherche logique », dans B. Ambroise et S. Laugier (dir.), *Textes-clés de philosophie du langage*, vol. I, Paris, Vrin, 2009, p. 108.

Reste que la maxime de Frege exige exactement l'inverse, à savoir qu'aucun concept ne puisse jamais être en rapport avec la pensée comme peut l'être un objet au sens logique du terme. Pour changer légèrement de vocabulaire, le fait d'être un objet au sens logique du terme consiste simplement à pouvoir jouer un certain rôle, à fonctionner d'une certaine façon, dans une pensée. Ainsi, être un objet, c'est être ce dont une sous-pensée prédicative peut être vraie ou fausse – c'est-à-dire que la vérité d'une pensée complète repose partiellement sur le fait qu'une telle chose soit telle qu'elle est. C'est donc quelque chose sur l'état duquel une sous-pensée désignative peut faire partiellement reposer la vérité. Tel est ce qui est nécessaire pour être un objet, *et rien de plus*. Aucune distinction catégorielle entre les concepts et les objets qui ne sont pas des concepts ne peut par elle-même y faire quoi que ce soit. Notre question centrale devient alors : que peut-elle empêcher d'autre ? Ou, pour le dire de manière plus neutre, cette distinction catégorielle peut-elle empêcher qu'un *concept* puisse endosser ce rôle, c'est-à-dire qu'il puisse satisfaire l'exigence de prendre part à l'identité ? Telle est maintenant la question qu'il faut traiter.

Le fardeau de l'identité

La condition *sine qua non* pour être un objet est de prendre part à l'identité. Si *objet* était une catégorie, nous pourrions dire que son essence est de prendre part à l'identité ; tel est précisément ce qui permet de distinguer ce qui en relève de ce qui relève de toute autre catégorie (disjointe). Pourquoi l'identité est-elle si importante ? Eh bien, il est particulièrement crucial qu'un objet puisse être un dénombrable, un élément articulé de ce qu'est l'état des choses, *à propos duquel* on puisse dire une vérité. Ainsi, c'est quelque chose qui doit pouvoir être exploité par tout ce qui s'engage dans l'activité consistant à dire la vérité-de, afin de rétablir l'activité de dire la vérité pure et simple (et ainsi permettre à celui qui réalise cette activité de s'engager dans l'activité consistant à dire la vérité-de qui lui incombe). Ainsi, c'est ce qui peut tenir le rôle de ce qui est représenté dans *une* représentation d'un dénombrable *de ce type* comme étant tel ou tel. C'est ainsi ce qu'on peut représenter, de manière vraie ou fausse, comme étant dans l'un des nombreux états possibles (au nombre indéfini) d'une chose.

Les marques [grammaticales] de l'indéfini dans la phrase qui précède signifient qu'un objet est intrinsèquement, ou fondamentalement, ce qui est réitérable. Il peut se répéter dans un nombre indéfini de cas où l'on représente-comme (dans le cadre de l'activité qui consiste à être vrai). Par exemple, si, lors d'une occurrence de cet ordre, on le représente, de manière vraie ou fausse, comme ayant juste fait sauter un bouchon, ou comme en étant un, alors on peut *le* représenter – le même – lors d'une autre occurrence comme étant, par exemple, en train de cuver ou de se désintégrer. Ainsi, il est intrinsèque à un objet d'avoir un devenir, du moins dans le règne de la représentation-comme. Il doit se répéter, ou pouvoir le faire, de concert avec un nombre indéfini de représentants différents dans le contexte d'une pensée complète (singulière). Par conséquent, pour toute *combinaison* d'un représentant comprenant un objet, il doit y avoir une réponse à la question de savoir si l'objet ainsi combiné est précisément celui-là même, tel qu'il est.

On doit pouvoir identifier différents épisodes de son devenir comme étant tous des épisodes de *ce* devenir. De telle sorte que l'identité est une condition *sine qua non* pour être un objet.

Un objet a un devenir, comme nous l'avons dit, dans le règne de la représentation. Il a donc aussi un devenir dans le règne du représenté, des choses qui sont simplement comme elles sont. Le bouchon que Sid a fait sauter doit être, ou non, celui-là précisément qui cassa dans la dernière bouteille de Château Rieussec, ou encore ce bouchon qui se trouve juste *ici* dans ce pot à bouchons en verre dans la vitrine du restaurant. Encore une fois, différents épisodes d'un devenir, différentes occurrences de bouchon doivent tous, ou non, faire partie du devenir de ce bouchon que Sid a fait sauter, si jamais quelque chose comme *ce* bouchon doit exister.

Voici ce qui rend l'identité fondamentale là où elle l'est. À présent, qu'en est-il des concepts ? Pour Frege, le besoin fondamental des concepts provient de la nécessité d'un écart : il est nécessaire qu'un représentant ait une manière de se situer vis-à-vis de ce qu'il représente, afin d'*en* faire ce qu'il représente, qui soit fondamentalement différente de la manière dont un nom se situe vis-à-vis de ce qu'il dénomme. Ainsi, un concept doit être *précisément* ce qu'il est, indépendamment du fait qu'un nombre indéfini d'objets différents tombent, ou non, sous lui. Ou même, plus fondamentalement, si l'on pense en particulier aux concepts singuliers, un concept doit être *précisément* le concept qu'il est indépendamment du fait qu'existerait effectivement tel ou tel cas de choses dont ce serait le concept. Il doit être capable d'être, ou non, cette chose précise qui est instanciée par le bouchon dans la bouteille de Château Rieussec et qui l'était par le bouchon dans cette bouteille de Quinto do Javali, cassé à moitié dans la bouteille.

Par conséquent, un concept aussi a un devenir dans l'état des choses, ou du moins en relation avec celui-ci. Qu'il s'agisse de *ce* concept qui est instancié lorsqu'il l'est, c'est, en un sens, un artefact de l'état des choses. Ce bouchon dans la bouteille de Château Rieussec aurait pu ne jamais avoir bouchonné. Mais qu'il s'agisse de *ce* concept qui est instancié *ici* et *là*, cela dépend aussi des circonstances dans lesquelles deux choses constituent un même bouchon.

La nécessité de cet écart est la plus évidente pour les concepts engagés dans, ou pour, l'activité consistant à dire la vérité-de plutôt que dans l'activité consistant à dire la vérité pure et simple. Dans la première activité, mais non dans la seconde, il y a effectivement un nombre indéfini de candidats pouvant, ou non, tomber sous un concept ; il en est de même pour le fait d'instancier. Dans les deux cas, cependant, il y a cette généralité intrinsèque au concept, qui tient à la manière dont elle laisse ouvertes les possibilités que les choses puissent être autrement – ce que l'articulation en tant que telle porte inexorablement avec elle.

Jusqu'à présent, je n'ai pas encore développé en détail les trois notions de *concept* avec lesquelles nous devons travailler. Les éléments décrits ci-dessus s'appliquent le plus évidemment – et le plus pertinemment, si l'on considère les objectifs de la maxime de Frege – à l'idée du concept comme sous-pensée (spécifiquement) prédicative. Ils s'appliquent donc au concept dont la *raison d'être* est de s'engager dans la vérité-de (une forme particulière de

représenter-comme). Mais une capacité similaire à se répéter est également requise par les deux autres notions de concept. L'idée d'un concept comme contenu expurgé en fait un certain état possible *des* choses ou *d'une* chose. Ici, la marque de l'indéfini permet de formuler la même exigence de récurrence que celle dont nous avons parlé ci-dessus. Cela doit être le même état possible d'une chose – par exemple la possibilité de s'être cassée en deux dans le goulot d'une bouteille – qui est instancié par un bouchon et par l'autre. De même, pour les fonctions, cela doit être la même fonction, sinus, qui passe par le maximum et le minimum de $|\pi/2|$ pour tout argument $n\pi + \pi/2$.

La récurrence demande l'identité. Si cela contraindrait les objets à prendre part en tant que termes à cette relation, il semble à présent que les concepts (dans chacune des trois acceptions) soient soumis à la même contrainte. En réalité, Frege lui-même, au sommet de sa frustration à l'égard de sa maxime, suggère un tel critère : un concept A et un concept B ne sont identiques, suggère-t-il, que dans le cas où ils ont des extensions équivalentes (où tout ce qui tombe sous l'un tombe sous l'autre).

Mais, même si la relation d'identité n'est pensable que dans le cas des objets, il y a cependant, dans le cas des concepts, une relation analogue, qui, en tant que relation entre concepts, est appelée par moi relation du deuxième degré. Nous disons qu'un objet *a* est égal à un objet *b* (au sens de la coïncidence complète), si *a* tombe sous tout concept sous lequel tombe *b*, et inversement. Nous obtenons une chose qui correspond à cela pour les concepts si nous faisons échanger leurs rôles à concept et objet. Nous pouvons alors dire que la relation à laquelle on pensait plus haut existe entre le concept Φ et le concept X si tout objet qui tombe sous Φ tombe également sous X et inversement¹².

Il suggère que cela doit nous permettre de traiter les concepts comme étant récurrents de toutes les manières et dans tous les sens dont nous avons besoin.

Pourtant, pour des raisons dont Frege est douloureusement conscient, il n'est pas sûr du tout que cela suffise à penser ce qui rendrait identiques les concepts A et B. Mais mettons ce point entre parenthèses pour le moment. Ce qui compte le plus ici est que cela *est*, ou pourrait être, un tel critère – et que Frege lui-même en voit le besoin.

Bien sûr, Frege expose son argument après nous avoir avertis du fait qu'il parle, et donc qu'il le formule, de manière impropre. Cette manière impropre de formuler les choses peut conduire à penser, si l'on n'y est pas attentif, que l'argument a des applications qu'il n'a pas. Mais il vaudrait mieux qu'il y ait un tel argument, et donc qu'on trouve les applications qu'il *a en effet*. Et nous venons de voir, sous une forme abstraite, ce que ces applications devront être. L'argument doit permettre de considérer les concepts (dans chacune des trois acceptions) comme étant récurrents de toutes les manières dont un concept doit être réitérable.

Le concept A et le concept B ne sont identiques selon le critère suggéré que s'ils sont équivalents d'un point de vue extensionnel. La deuxième partie, au moins, de cet argument mal-formulé peut aussi être formulé d'une manière

■ 12. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », *art. cit.* p. 131 ; trad. fr. citée, p. 142-143.

qui passerait l'examen de Frege : pour tout x , $A(x)$ si et seulement si $B(x)$. Mais la question est alors la suivante : cela peut-il constituer un critère d'*identité* pour les concepts ? Si oui, alors, bien qu'il faille encore évaluer ses mérites et ses démérites, nous pourrions du moins dire : les objets prennent part *eo ipso* à l'identité, et les concepts en font autant. Dès lors, ce n'est pas pour cette raison qu'on pourrait soutenir qu'un concept ne peut pas jouer le rôle d'un objet, ou être relié à une pensée complète en qualité d'objet.

Mais supposons que ce ne soit pas le cas. Alors nous n'avons fait aucun

La récurrence demande l'identité

progrès en conférant au concept (ou en identifiant en lui) la capacité requise pour se répéter. Napoléon a gagné à Austerlitz. Est-ce bien la même chose qu'il a fait ensuite à Iéna ? Y a-t-il là deux instanciations d'un concept *unique* ? Selon le décret du moment, l'équivalence extensionnelle n'est pas l'identité (les concepts ne participant pas à cette dernière). Jusqu'à présent, donc, nous n'avons aucune réponse à notre question. Il serait donc préférable qu'on puisse en dire plus sur les circonstances dans lesquelles il y aurait,

ou non, des récurrences du genre requis.

Qu'est-ce qui pourrait donner l'impression, ou donner l'impression à Frege, qu'il peut être suffisant de parler d'équivalence extensionnelle, en la combinant avec le refus de la participation des concepts à l'*identité* ? Frege suggère une réponse quand il remarque que les logiciens extensionnalistes ont raison en cela qu'« ils considèrent la signification des mots comme la chose essentielle pour la logique, et non pas le sens »¹³. La logique développée par Frege (celle de 1879 ou celle de 1893) traite bien de l'identité. Mais l'argument serait ici le suivant : que les concepts soient réitérables comme ci-dessus ne conduit pas à ce que *la logique* reconnaisse entre eux d'autre relation que l'équivalence extensionnelle. Rien d'autre n'est requis, c'est-à-dire que rien d'autre ne l'est *pour des besoins logiques*.

La raison en est assez claire. La logique, ou une logique, ne traite pas de concepts spécifiques (sauf dans la mesure où ces derniers seraient définissables uniquement dans les termes de ce dont elle parle explicitement par ailleurs). Pour dire des concepts ce qu'elle *doit* dire d'eux, la logique a seulement besoin de pouvoir indiquer un concept de manière indéfinie. Autrement dit, ce dont elle a besoin, c'est de pouvoir généraliser sur les concepts, et ainsi de généraliser au-delà de tout ce qui pourrait distinguer un concept d'un autre. Pour parler de subsomption, par exemple, il lui suffit de dire des choses comme ceci : « Pour tout x , si x est F alors x est G ». Ici, « F » et « G » ne nomment pas des concepts. Chacun d'eux indique plutôt seulement un concept de manière indéfinie, c'est-à-dire qu'il marque une place où *un* concept (un concept ou un autre) constituerait une instanciation particulière de la généralité que ces mots (et ces signes) indiquent.

La logique n'entre en scène que lorsque tout le travail de distinction entre un concept et un autre a déjà été fait. Elle *présuppose* que (dans la mesure où

■ 13. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », art. cit., p. 129 ; trad. fr. p. 140-141.

cela importe pour une application particulière de la logique) la question est déjà réglée de savoir si un [même] concept se présente deux fois (partout où il faut instancier la même marque de l'indéfini, par exemple, « F » ou « G ») ou si deux concepts différents se présentent, ou pourraient se présenter (eu égard à ses objectifs), chacun une fois. Ainsi, la logique ne se soucie nullement d'un critère d'identité pour les concepts ; son activité ne nécessite aucun souci de ce genre. Tout cela est sans impact sur la question de savoir si la récurrence nécessaire d'un concept requiert ou non sa participation à l'identité. Cela reviendrait simplement à ce que la récurrence nécessite cela même dont la présence autorise la logique à présupposer ce qu'elle présuppose de fait.

C'est le moment d'avancer une première conclusion. Tout concept, tout comme n'importe quel objet, doit participer, avoir un pied, dans la relation d'identité ; il doit pouvoir être utilisé comme un terme de cette relation. Dans *cette* mesure, un concept n'est pas privé du statut d'*objet*. Et l'on peut faire un pas de plus. Si nous nous enquérons des exigences générales pour être un objet, qu'obtenons-nous ? Rien d'autre n'est requis au-delà d'une participation (suffisamment importante) à l'identité. Donc il suffit, pour qu'un concept obtienne le statut d'objet, qu'il prenne part à l'identité – ce qu'il doit de toute façon faire. Par exemple, comme Frege le souligne, on ne peut pas nier qu'il y ait un objet au simple motif qu'il n'appartiendrait pas à un environnement spatio-temporel.

La conclusion adéquate à en tirer n'est pas que les concepts *sont* des objets. Comme nous l'avons suggéré ci-dessus, il est plus approprié de concevoir le fait d'être un objet comme un rôle à assumer *en relation avec* une pensée donnée (en particulier, une pensée singulière). La conclusion devrait donc être celle-ci : un concept est, *eo ipso*, adapté pour assumer ce rôle. Il ne s'agit là que d'une esquisse provisoire. Il nous faudrait encore entendre la partie adverse. Nous ne l'écouterons pas aujourd'hui. Le temps de l'écoute impartiale n'est pas encore venu.

Insaturation, Nature Prédicative

La thèse de Frege selon laquelle un concept n'est pas un objet (ou ne peut jamais fonctionner comme tel), si c'est bien de cela dont il s'agit, est une thèse qu'il avance à maintes reprises, plus ou moins de la même manière. Son argument débute de façon plutôt solide, mais glisse rapidement dans une forme d'esbroufe juste au moment crucial, comme par exemple ici, en 1904 :

Cette particularité des signes de fonction, que nous avons appelée leur insaturation, correspond naturellement à quelque chose dans les fonctions elles-mêmes. On peut les dire, elles-aussi, insaturées, et signaler ainsi qu'elles sont fondamentalement différentes des nombres¹⁴.

Ainsi, l'argument débute toujours par des remarques sur le langage. Mais, dans la mesure où le langage n'est pas, comme il le dit explicitement, son

■ 14. G. Frege, « Was ist ein Funktion ? », in L. Boltzmann, S. Meyer (dir.), *Festschrift Ludwig Boltzmann gewidmet*, Leipzig, J. A. Barth, 1904, p. 665 ; trad. fr. C. Imbert, « Qu'est-ce qu'une fonction ? », dans *Écrits logiques et philosophiques*, op. cit., p. 168. – trad. modifiée.

objet, Frege reconnaît qu'il ne doit pas en rester là. C'est justement ici que l'esbroufe commence, comme ci-dessus : *quelque chose*, dans la fonction elle-même, correspondrait au comportement linguistique retenu. Mais quoi ? Aucun effort n'est fait, du moins ci-dessus, pour répondre à cette question. Frege pense peut-être que la réponse est juste devant nos yeux, trop évidente pour être exprimée par les mots, ou peut-être juste hors de portée pour notre grammaire.

La partie solide de l'argument, celle qui concerne le comportement linguistique, prend la forme suivante :

Un nom de fonction a toujours avec lui des places vides (au moins une) pour l'argument, indiqué dans l'analyse la plupart du temps par la lettre « x », qui remplit les places vides en question. Mais l'argument ne doit pas être compté comme faisant partie de la fonction, et par conséquent pas non plus la lettre « x » comme faisant partie du nom de fonction, de sorte que l'on peut bel et bien parler dans le cas de celui-ci de places vides, dans la mesure où ce qui les remplit n'appartient pas véritablement au nom. En conséquence, j'appelle la fonction elle-même insaturée ou à compléter, parce que son nom doit d'abord être complété par le nom d'un argument pour recevoir une signification achevée. [...] Ce que nous appelons insaturation dans le cas de la fonction, nous pouvons l'appeler, dans le cas du concept, sa nature prédicative¹⁵.

Si nous disons « La signification du terme "section conique" est la même que celle du terme conceptuel "courbe du deuxième ordre" », ou « Le concept *section conique* coïncide avec le concept courbe du deuxième ordre », alors les mots « [la] signification du concept "section conique" » sont le nom d'un objet, et non d'un concept ; car il manque la nature prédicative, l'insaturation, la possibilité d'utiliser l'article indéfini. La même chose est vraie des mots « le concept section conique »¹⁶.

Ici, on présume dès le départ que le fait d'être un objet et le fait d'être un concept sont des produits catégoriaux, c'est-à-dire des statuts qu'on acquiert ou pas, de manière nette et tranchée.

Comment l'argument pourrait-il se poursuivre au juste ici ? Quel *est* le pas à franchir entre ce qui n'est pas exactement l'objet de Frege, le comportement linguistique, et ce qui l'est, à savoir la pure et simple affaire de la vérité : la pensée, ses sous-pensées spécifiques (obtenues par décomposition), leurs contenus expurgés ? La solution devrait prendre la forme suivante. Supposons qu'il y ait des pensées dans lesquelles, ou par rapport auxquelles, un concept fonctionne comme un objet – des pensées singulières à l'égard d'un concept donné. Supposons qu'on veuille exprimer une pensée de ce type. En tout cas, dans l'expression verbale canonique, pleine et explicite d'une pensée singulière, ce qui permet de rendre visible l'objet qui rend la pensée singulière, c'est une expression nominale.

Si l'objet qui rendait la pensée singulière était un concept, une expression comme « le concept *section conique* » devrait faire l'affaire. Une telle pensée ne contiendrait aucune place vide ; uniquement des expressions nominales

■ 15. G. Frege, « Ausführungen über Sinn und Bedeutung », art. cit., p. 129 ; trad. fr. citée, p. 140-141.

■ 16. *Ibid.*, p. 131 ; trad. fr. citée p. 142.

sic semper. Il n'y aurait alors rien à ajouter pour obtenir ce qu'exprimerait, ou ce dont parlerait, cet ensemble dont il faudrait comprendre que les mots « le concept *section conique* » identifient une partie propre. En réalité, une telle chose ne *pourrait* même pas exister : si les mots en question identifiaient vraiment un objet, alors il faudrait, pour que la phrase soit grammaticale, qu'elle possède une autre partie spécifique, chargée d'identifier un item dont l'activité consisterait à dire la vérité-de, et qui devrait être combinée avec ce que l'expression nominale identifie afin de constituer ce dont la visée est d'établir la vérité pure et simple. Ce qui ne laisse guère de place pour des ajouts supplémentaires à ladite expression nominale, c'est-à-dire aux mots « le concept *section conique* ».

Si donc les mots « le concept *section conique* » identifiaient vraiment un *concept*, lequel rendrait la pensée exprimée singulière, il faudrait présenter ce concept avec son insaturation intrinsèque, ou sa nature prédicative, qu'on ne voit pourtant nulle part, la présentation complète de la pensée exprimée rendant impossible la mise en œuvre d'une telle insaturation (ou nature prédicative). Dès lors, comment ce que présente « le concept *section conique* » pourrait-il même être un concept ? Dans cette perspective, la réduction [à l'absurde] serait complète.

Mais s'il en allait ainsi, même seulement approximativement, cela ne mériterait qu'un soupir de notre part. À ce sujet, Frege souligne lui-même le point essentiel en 1919 :

C'est ici qu'apparaît pour la première fois une pensée composée de parties dont aucune n'est une pensée. Le cas le plus simple d'une telle décomposition est celui où l'une des deux parties a besoin d'être complétée et l'est par l'autre partie, qui est elle-même saturée, c'est-à-dire telle qu'elle n'a pas besoin d'être complétée. [...] Les objets et concepts ne sont pas, toutefois, les constituants de cette pensée. Les constituants de cette pensée renvoient néanmoins, d'une manière qui leur est propre, à un objet et à un concept¹⁷.

Mettons ici entre parenthèses la question de savoir comment un *concept* se rapporte à une pensée dont il ne fait pas lui-même partie. Ce qui nous importe, c'est de savoir ce qui creuse alors l'écart entre un objet et la pensée qui le concerne.

Un objet est un élément articulé dénombrable de ce que toute pensée représente, chaque objet étant représenté comme se trouvant dans un certain état. Un objet ne peut pas faire de lui-même ce dont dépend la vérité d'une pensée. Pour y parvenir, une pensée a besoin qu'une sous-pensée désignative fasse, de cela dont *sa* vérité dépend, *cela même*. Si donc un concept devait jouer le rôle d'un objet par rapport à une certaine pensée, il *ne* pourrait par conséquent *pas être* un constituant de cette pensée (ou, plus exactement, d'une décomposition de celle-ci). Il ne pourrait pas fonctionner comme une sous-pensée de *cette* pensée-là, ni ne pourrait-il être le contenu expurgé d'une

■ 17. G. Frege, « Aufzeichnungen für Ludwig Darmstädter », in G. Gabriel, W. Rödding, H. Hermes (dir.), *Nachgelassene Schriften*, op. cit., p. 274 ; trad. fr. E. Karger, « Notes pour Ludwig Darmstaedter », dans Ph. de Rouilhan et C. Tiercelin (dir.), *Écrits posthumes*, op. cit., p. 300.

sous-pensée de ce genre. Dans ce contexte, il ne parviendrait pas à accomplir le travail qu'un concept est censé accomplir au sein d'une pensée dont il est un constituant (ou le contenu d'un constituant).

Le constituant d'une pensée – à savoir une sous-pensée spécifique – a pour tâche de faire en partie ce que la pensée complète fait en son entier. Si le terme *concept* sert à parler d'une certaine sous-pensée, cette sous-pensée fait partiellement dépendre la vérité de l'état des choses, tout comme le fait la pensée complète correspondante. Elle ferait notamment dépendre la vérité des différents objets qui seraient, et de ceux qui ne seraient pas, dans un certain état donné dans lequel un objet peut être. Mais lorsqu'un concept joue le rôle d'objet dans les opérations d'une certaine pensée, il *n'est* précisément *pas* ce genre de sous-pensée, et n'opère aucun travail de cet ordre au sein de cette pensée. On doit donc seulement s'attendre à ce que lorsque le concept est présenté comme assumant ce rôle, il ne soit pas présenté comme engagé dans ce travail, voire même comme taillé pour l'accomplir, et donc – selon la façon dont Frege voit les choses – comme insaturé. Qu'il *soit* présenté comme tel n'exclurait donc en aucune façon qu'il puisse assumer le rôle d'*objet*, c'est-à-dire qu'il soit *non pas* un constituant de la pensée en question, mais plutôt quelque chose que la pensée représente comme étant de telle ou telle manière.

Telle est la clef permettant de comprendre pourquoi la maxime n'est pas valable. Ce qui est dit d'un objet peut-il (parfois) être dit d'un concept ? Eh bien, un concept *peut* jouer le rôle d'un objet, celui de rendre une pensée singulière. Y a-t-il donc des concepts qui sont des objets ? La question est mal posée. *Concept* peut désigner une catégorie. *Objet* ne le peut pas. Le statut d'*objet* n'est pas catégoriel. Il demeure certains détails à ajouter. Mais la présente contribution s'arrête ici.

Charles Travis

Professeur émérite à King's College, London